

CONFÉRENCES ASA DE 2010

LES ESPACES SACRÉS EN ÉGYPTE ANCIENNE, Claude TRAUNECKER. Orléans, Médiathèque, 30 janvier 2010.

Chez les anciens Égyptiens, la présence de la divinité, dans le monde réel s'ancre essentiellement dans un objet (hiérophanie manufacturée) : il s'agit de la statue de culte dans le cas du culte divin, la momie ou la statue du défunt dans le cas des cultes funéraires. Dans les deux cas, la notion d'espace sacré dans le sens éliadien du terme (lieu paradoxal révélé) est singulièrement absente. Pour qu'un rituel, quelle que soit sa nature, soit efficace il importe avant tout qu'il soit célébré, dans les meilleures conditions de puretés, en présence d'une image habitée soit directement par la puissance divine (statue de culte support du ba divin), soit indirectement devant des images relais (stèles, images pariétales). L'espace rituel existe, bien sûr, mais il est une conséquence du fonctionnement de l'hiérophanie égyptienne et non pas un préliminaire révélé antérieur à l'acte performatif.

Le temple n'est pas un espace sacré, bien délimité et imposé par les dieux dans une révélation pseudo-historique. Plus simplement il est l'écrin pur et sécurisé choisi par les hommes pour conserver l'image matérielle d'un être de l'imaginaire, image habitée par sa puissance sous la forme du ba. Cet objet est la clé d'accès des humains vers les puissances organisatrices du monde ou vers les défunts, mortels qui comme les dieux ne sont accessibles que par les actes rituels. Cette prédominance de l'acte et des paroles rituelles devant un objet sur l'espace dit sacré dans le sens moderne du terme, tout en étant déroutante pour nous, confère une grande souplesse au système liturgique égyptien. Essentiellement conceptuel le fonctionnement des rituels égyptiens s'affranchit volontiers des contraintes de l'espace et contribue à l'incroyable richesse et diversité de ses manifestations architecturales.

Dans les années 1980 nous avons découvert à Karnak les restes d'une petite chapelle datée de Nectanébo Ier encastrée dans le mur d'enceinte du temple d'Amon. Elle abritait une stèle représentant, vue de face, la barque processionnelle de Khonsou l'ancien, acteur divin du rituel funéraire divin de Djemé, qui normalement devait être célébré à Médinet Habou. Une chapelle, à l'arrière du temple de Khonsou, mettait en scène Montou en tant qu'officiant des rites de Djemé. Ainsi, en lieu et place d'une procession quotidienne de Khonsou-Chou l'ancien, ou pendant le mois de Choiakh pour Montou, un rituel approprié était célébré dans un lieu spécialisé de Karnak et à l'abri de son enceinte. Ainsi on évitait au dieu les lourdeurs et les risques de l'organisation d'une traversée du Nil tout en conservant l'efficacité formelle de la liturgie. Le principe consiste, en somme, à utiliser un lieu pour un autre afin de multiplier les rituels, les répéter, parfois à la demande, en un mot rentabiliser les liturgies à moindres frais et risques.

Cette notion de lieu de culte de substitution est un outil fort utile pour comprendre et mieux saisir le fonctionnement de nombreux édifices. Ceux-ci sont extrêmement variés : les chapelles dites reposoirs ramessides de Karnak, le temple de Séthi Ier à Abydos, lieu de culte de substitution dans la ville d'Osiris des grands sanctuaires égyptiens, le temple d'Hibis et son panthéon, les chapelles des magasins purs extérieurs du temple, les chapelles osiriennes de Karnak etc. L'exemple le plus spectaculaire est l'étonnant temple souterrain de la tombe de Padimenopé (TT 33) actuellement en cours d'étude.

L'ORIGINE ET LE SENS DU CADUCÉE, Danièle Michaux. Ingrannes, Salle des Fêtes, 12 février 2010.

Le mot Caducée dérive du latin *caduceus* et du grec *kêrukeion*, 'bâton du héraut ou annonciateur'. L'iconographie achevée est celle d'une baguette de laurier ou d'olivier surmontée de deux ailes et le long duquel s'enroulent deux serpents entrelacés. Le Ceryx, un bâton lié à deux serpents noués formant deux boucles, serait la forme originelle issue de la mythologie olympienne. Tel est l'emblème du dieu grec Hermès ou Mercure pour les Romains, transposé au Caducée médical du dieu grec guérisseur Asklépios ou Esculape d'Épidaure, qui n'est enroulé que par un seul serpent. Ce dernier est devenu, depuis le XIX^e siècle, le symbole universel des enseignes médicales, avec la coupe d'Hygie, déesse de la santé, pour les pharmaciens, le miroir de la prudence pour les médecins, un utérus gravide pour les sages-femmes et d'autres logos pour chaque corporation.

Les Caducées des dieux de l'Olympe sont relativement récents. Ceux exhumés à Épidaure ne datent que du IX^e siècle avant notre ère. Toutes les cultures autour du Bassin Méditerranéen, y compris le Christianisme, ont fait sienne ce symbole. Il est hérité de cultes solaires qui remontent à la fin du néolithique au VII^e-VI^e millénaires avant notre ère en Anatolie à Çatal Hüyük. Liés à l'émergence de la royauté, ils se sont ensuite répandus en Syrie, Mésopotamie, Égypte et Inde aux IV^e-III^e millénaires. L'exemple le plus ancien qui réunit les mêmes composants que le Caducée d'Hermès, axe, ailes et entrelacs de serpents, est gravé sur le Vase à libation de Goudéa exposé au Louvre. Les têtes des serpents sont affrontées au niveau du versoir, comme pour boire le liquide consacré. L'inscription votive de Goudéa, roi de Lagash à Sumer qui régna entre -2141-2122, est dédiée à la divinité Ningizzida « pour la prolongation de sa vie ». Mais des représentations de deux serpents entrelacés seuls ou autour de rosettes se trouvent de l'Inde à l'Égypte, en passant par l'Iran et la Syrie dès la fin du 4^e millénaire, période durant laquelle s'élaborent les mythologies sur l'homme héros divinisé.

COMMENT LES ÉCRITURES ANCIENNES ONT-ELLES LIVRÉ LEURS MYSTÈRES ?

Isabelle KLOCK-FONTANILLE.

Orléans, Médiathèque, 2 Avril 2010.

Le déchiffrement des écritures est associé, dans l'esprit de beaucoup, à Champollion, à la pierre de Rosette, aux hiéroglyphes égyptiens. C'est ce déchiffrement précisément qui a donné le coup d'envoi des déchiffrements qui ont eu lieu en cascade au 19^{ème} siècle. C'est donc par lui que je commencerai, en retraçant l'histoire de ce déchiffrement depuis Kircher, jusqu'à cette rencontre entre un homme et une pierre (la pierre de Rosette), e, passant par Young et d'autres.

L'écriture cunéiforme, et plus particulièrement le vieux-perse, puis les écritures du pays hittite retiendront ensuite mon attention. Dans un deuxième temps, je me demanderai s'il y a des modèles de déchiffrement des écritures. J'essayerai de répondre à un certain nombre de questions :

- pourquoi a-t-il fallu attendre le 19^{ème} siècle pour que les premiers déchiffrements puissent avoir lieu ?
- la méthode que Champollion a utilisée a-t-elle pu être utilisée pour d'autres cas avec succès ? En d'autres termes, y-a-t-il des modèles de déchiffrement ? Y-a-t-il des points communs entre les différents déchiffrements ? L'expérience de l'un peut-elle être utile à d'autres ? Pourquoi une méthode marche-t-elle dans un cas et pas dans l'autre ?
- dans une troisième partie, je reviendrai sur la question de la bilingue : la pierre de Rosette, mais aussi d'autres (les inscriptions de Behistun, les lamelles de Pyrgi) : quel est leur statut, à quoi

- servent-elles, d'ailleurs servent-elles à quelque chose ?
- et enfin, les écritures indéchiffrées : pourquoi sont-elles toujours indéchiffrées (en prenant comme exemple le disque de Phaïstos et l'écriture de l'Indus) ?

OÙ ÉTAIT LE FABULEUX PAYS DE POUNT POUR LES ÉGYPTIENS ANCIENS ?

Danièle MICHAUX

Orléans, Musée des Beaux-Arts 4 juin 2010 et Ingrannes, Salle des Fêtes, 23 octobre 2010.

Dans la documentation égyptienne *Pount* apparaît comme le lointain pays du dieu, accessible par voie d'eau ou terrestre à ses risques et périls. Producteur de mille merveilles, *Pount* ne cesse de fasciner, tant dans l'Antiquité que de nos jours. En effet, la définition de son aire géographique résiste à toutes les hypothèses élaborées par les égyptologues. La quête d'identification remonte aux années 1857-1860, lorsqu'Heinrich Brugsch proposa de situer *Pount* sur la péninsule arabique. A l'époque, cette localisation paraissait évidente, le Yémen étant producteur de myrrhe et d'encens auxquels on identifie *'antyou* et *senter*, les aromates de *Pount*. Cela évoquait à merveille les parfums d'Arabie célébrés par la Bible. Mais la question s'est compliquée en 1875, lorsqu'Auguste Mariette fit connaître les listes de peuples de Thoutmosis III à Karnak, et les fameux reliefs du temple funéraire de la reine Hatchepsout à Deir el-Bahari, celui du tableau de *Pount* et celui de la flotte qu'elle y avait expédiée. Le tableau exhibe une girafe, appartenant à la faune africain, et les listes donnent 29 toponymes dans la série *Pount*, qui semblaient être au sud de l'Égypte. *Pount* serait alors en Afrique. La série *Pount* est incluse entre celle de *Ouaouat*, qu'on sait maintenant être au sud d'Assouan, et celle de *Medja*, longtemps situé sur le Plateau Nubien, mais en fait à l'est de la Haute-Égypte. *Ouaouat* et *Medja* sont voisins, ce qui pousse *Pount* vers Sikat Bender / Bérénice sur la mer Rouge à la latitude d'Assouan. Mais les aromates supposés n'y poussent pas. Côté Afrique, on n'en trouve des variétés qu'aux latitudes tropicales, entre Soudan et Somalie. Précisons, à la suite de D. Meeks, que le tableau de *Pount* est un document unique, une « photo reportage » qui n'existe pour aucun autre pays. C'est dire son importance en Égypte à l'époque. De nos jours, son analyse a suscité diverses lectures. Celle de la faune mérite un nouveau regard.

Depuis la découverte, dans les années 1970, par Abdel Monem Sayed de deux sites, l'ouadi Gawasis et l'ouadi Gasus, en bordure de la mer Rouge à 50 km au nord de Qoseir, l'intérêt s'y focalise. Stèles et ostraca citent des expéditions à *Pount* et aux *Mines de Pount*. Désormais, un volet archéologique s'ajoute aux volets textuels et iconographiques, grâce à la reprise des fouilles, depuis 2002, par les équipes italienne et américaine de R. Fattovich et K. Bard.

Une revue de la documentation textuelle et iconographique, des modes et contraintes de la navigation en mer Rouge et des paradoxes qui s'en dégagent, sont les approches ici exposées. Elles visent une explication simple, là où on ne la cherche pas, au cœur même des paradoxes.

Revue des sources

Sous l'Ancien Empire, les Annales de Sahourê (V^e dynastie c. -2.443) enregistrent comme « apport de *Pount* », 80.000 pièces d'*'antyou*, de l'électrum, de la malachite et des bâtons. A la fin de cette dynastie et sous Pepy II de la VI^e, on en ramenait encore de l'*'antyou* et des pygmées en sus. Et on se rendait chez les *'Amou*, population sémitique du Nord-Est de l'Égypte, pour calfater des navires *kbn* à destination de *Pount*. On parvenait à *Keben* et *Pount* en une même expédition. Des tessons de bols contemporains ont été exhumés à l'o. Gaouasis, mais pas d'inscriptions de la période. L'identité de *Keben*, qu'on croyait être Byblos, quasi inexistante et sans port à l'époque, reste inconnue. Au Moyen Empire et sous la XII^e dynastie, entre Sésostri I et Aménemhat IV (-1.956-1.764), les expéditions s'intensifient. Sur les onze documents de la période, six proviennent des o. Gaouasis et Gasous et un de l'o. Hammamat, une large vallée qui relie le Nil à Qoseir, à la

latitude de Louxor. On apprend que *Pount* et la *Mine de Pount* étaient atteints par une voie d'eau, *Ouadj-Our*, La Grande Verte et par *Ta-netjer*, le Pays du Dieu. Un mouillage nommé *Saouou* permettait d'amarrer « en paix ». L'*'antyou* « frais » était « dans les mains des princes et chefs du *Desberet* », le Pays Rouge, signifiant le Désert. L'ostracon de Khenty trouvé à l'o. Gaouasis affirme que *Pount* est son 'domaine', *rmnyt*. Le site est-il ainsi implicitement désigné ? Cette hypothèse nouvelle, qui placerait *Pount* sur les rives nord-ouest de la mer Rouge, pourrait être étayée par deux mentions de pillards associés venant de *Pount* et de *Medja*. La première provient du temple de Sésostri I à Tod. Ce roi les a combattus, sans doute dans le proche o. Hammamat, d'après C. Barbotin et J.J. Clère. L'autre provient de la tombe du gouverneur Sobeknakht à El Kab (XVII^e dynastie), publiée en 2003 par V. Davies. Ces pillards ont molesté pareillement Tod, au sud de Louxor, et El Kab, au nord d'Edfou à quelque trois siècles d'écart. Or, *Medja* est tout proche et son dieu Min est aussi celui de *Pount*. Selon le Conte du malheureux Naufragé, le héros navigue sur *Ouadj-Our*, sur un bateau de 120 coudées de long sur 40 de large (~60m/20m) avec 120 marins, lorsqu'une tempête souleva une haute lame qui fit sombrer le navire et ses occupants, lui excepté. Il échoua sur une île devant un Serpent, aux membres plaqués d'or et aux sourcils en lapis-lazuli véritable, qui se dit le prince de *Pount* à qui appartenait l'*'antyou*. Ce prince fit charger une cargaison d'encens-*sntr*, d'épices et résines diverses, du khôl, des queues de girafes, des défenses d'ivoire, des chiens, des babouins et « toutes sortes de produits précieux de qualité », sur un bateau, « mené par des marins que tu connais » avait dit le Serpent, en précisant au naufragé qu'il devra attendre 4 mois avant de faire voile. Faisant route vers le nord, on le ramena au pays en 2 mois. Quoique mythique, ce texte fournit des détails concrets sur un système de transport de marchandises, organisé selon un calendrier bien défini et sur une mer périlleuse. La relation culturelle péril-calendrier n'a pu être inventée. Il s'agit de la plus ancienne référence implicite concernant la mousson.

Au Nouvel Empire, la documentation plus abondante, n'est guère plus instructive quand à la localisation. Elle est cependant illustrée par des reliefs sous la XVIII^e dynastie (1550-1307). Outre les tableaux cités d'Hatchepsout, cinq tombes de notables à Thèbes exhibent des scènes de livraison d'*'antyou* commentées par des vignette: celles de Puyemrê, de Rekhmirê et de la Tombe 143 dont le nom est perdu, l'expédition de Min au bord de la mer (TT 143), et celle d'Imenmes dans le désert (TT 89). Sur le pylône de Karnak, est représentée une délégation de « grands chefs de *Pount* », venus sous Horemheb. On en compte huit. Sur le tableau de la flotte d'Hatchepsout, on en voit quatre, plus ce lui nommé Paréhou du tableau-photo. On peut supposer une confédération. En effet, la stèle Imenmes dit Mey, de S. el-Khadim au Sinâï (S. 211) évoque son périple « sur les 2 rives de *Ouadj-Our* pour prospecter les merveilles de *Pount* et recevoir les gommes aromatiques apportées par *les chefs* avec leur bateaux-de-huit ». *Pount* s'étend donc sur les deux rives de cette mer, d'où la pluralité des chefs. Les textes d'Hatchepsout évoquent de même *deux rives*, et célèbrent Amon-Rê, Seigneur des *Medjay* et régent de *Pount*. Selon les Annales de Thoutmosis III, l'*'antyou* est apporté par les messagers *Genbetyou*, et l'or des *'Amou* est apporté *des pays* de *Pount*. *Pount* est assurément multiple et concerne Sémites et *Medjay*. La confédération irait jusqu'en Palestine et Syrie puisque les listes géographique du temple d'Amenhotep III à Soleb en Nubie placent un ou deux *Pount* dans ces régions. Sous la XIX^e dynastie, *Pount* est à nouveau placé en Syrie dans d'autres listes. Ensuite, l'événement marquant du règne de Ramsès III (XX^e dynastie) est d'avoir, lui aussi, commandité une expédition réussie à *Pount*, décrite dans le Papyrus Harris I. Barges et des chalands sont envoyés sur la *Grande mer de Mou-qed*. Ils ont abordé à la *Colline de Pount* et ont été chargé des biens du *Double pays du dieu*, des enfants de leurs princes, toutes les merveilles mystérieuses de leurs collines et beaucoup d'*'antyou*. Ces bateaux se sont amarrés à la *Colline de Coptos* et leur chargement fut porté à dos d'âne jusqu'au Nil et transbordés sur des bateaux à Coptos pour être expédiés après vers le nord. Cette narration, qui date de c. 1180, est la dernière qui nous soit parvenue d'une expédition maritime à *Pount*. Coptos, près de Louxor, est relié à une colline du même nom sur le rivage maritime. Cinq cent ans après, sous la

XXV^e ou XXVI^e dynastie, une stèle de Daphné, dans le Delta oriental, relate une pluie rarissime et miraculeuse, entre août et septembre, qui sauva de la soif une troupe envoyée « dans la montagne de *Pount* ». Après cette date, *Pount* n'apparaît plus que dans des textes religieux de temples gréco-romains de Haute-Égypte dans lesquels les rois sont identifiés au dieu Min, le bon *Medjay de Pount* qui prospecte et parcourt le désert Oriental. Le dernier, de Médamud, date de Trajan (98-117). Cette disparition des sources commerciales à une époque où le trafic en mer Rouge et dans l'océan Indien est à son apogée est, pour le moins, surprenante.

La navigation en mer Rouge, modes et contraintes

Il y a d'abord la nécessité du calfatage. Le goudron provenait sans doute des rives de la Mer Morte en Jordanie. Le calfatage devait se faire dans les baies des golfes de Suez ou d'Aqaba. Les bateaux, tous à fonds plats, avaient un câble tenseur qui reliaient prou et poupe par le mât pour amortir les compressions roulis. Ce système compensait l'absence de quille. Ces embarcations souple et à double propulsion, voiles et rames, pouvaient naviguer sur les hauts fonds non loin des côtes et accoster sans quai sur des baies libres des coraux nombreux en mer Rouge. Cela expliquerait l'absence d'installations portuaires. Les reliefs de la tombe de Min, montrent des Pountites sur de petits radeaux à voile sur outres, des youyous ronds bien connus, qui se manœuvraient sans encombre autour des obstacles. Étaient-ce des navettes vers les embouchures des ouadi pour charger ou décharger des navires au large ? Les expéditions d'Hatchepsout et de Ramsès III semblent bien avoir emprunté la mer Rouge, à quelque quatre siècles l'un de l'autre. Néanmoins, la masse d'eau est désignée différemment. Ramsès III ne parle pas de *Ouadj-Our*, La Grande Verte, mais de *P3 Ym '3 n Mw-qd*, La Grande-Mer-des-Eaux-qui-tournent. Or, la mer Rouge est soumise aux régimes des moussons qui inversent non seulement le sens du vent mais également celui des courants de surface, facilitant la navigation nord-sud l'été et sud-nord l'hiver, avec des variations dues aux vents transversaux. Trois systèmes de courants fonctionnent au nord, au milieu et au sud de cette mer. Celui du nord tourne en rond renvoyant les bateaux de la côte arabique à la côte africaine, et inversement, ce qui en facilite la traversée. Ce phénomène n'a pu échapper aux matelots habitués aux *deux rives* de *Ouadj-Our*. Ils auraient donné au nord de la mer Rouge, dont les eaux tournent en rond, le nom de *Mou-qed*. Mais le nom pourrait s'appliquer tout aussi bien à l'ensemble du système mousson autour de l'Arabie. Les courants conduisent vers l'Inde l'été et s'inversent l'hiver vers l'Afrique, impliquant tout l'Océan Indien avec ses deux appendices, Golfe et mer Rouge. *Ouadj-Our* est un nom qui s'applique indifféremment à toute masse d'eau, mer ou autre. Mais *Mou-qed* est un nom descriptif précis. Sous les Ramessides, la géographie des mers aurait progressée par une fréquentation accrue. Des grains de poivre du sud de l'Inde ont servi à la momification de Ramsès II. L'itinéraire en aurait été mieux connu.

Concilier les paradoxes en une solution simple.

Pount est manifestement une notion qui recouvre plusieurs territoires appartenant à plusieurs chefs, grands et petits, commerçants intermédiaires d'un réseau de trocs. *Pount* peut être en Syrie, en Arabie, Nord ou Sud dans les régions aromatisées, de même que dans les régions subsahariennes du Soudan jusqu'en Somalie, tout en étant couplé avec *Medja*, à l'est de la Haute-Égypte. Il n'y a jamais eu *que* des transactions avec *les* pays de *Pount*. Aucune guerre pour se les approprier n'est attestée. On s'attendrait à ce qu'une aussi vaste confédération soit référencée comme un empire et représentée par une entité politique reconnue par tous ses voisins. Or, ce n'est pas le cas. De plus, outre les aromates, gommés-résines, essences d'arbres non identifiés, *Pount* produit de la malachite (désert Oriental et Sinaï), de l'or (désert Oriental, Plateau Nubien et Arabie du Nord, des girafes (Afrique), mais aussi du lapis-lazuli et des rhinocéros *unicornis*. Cependant, ni l'Afrique, l'Arabie ou la Syrie ne produisent ni la pierre, ni l'animal. Le lapis-lazuli ne peut provenir que d'Afghanistan ou du Pakistan. Et l'*unicornis*, symbole bien connu des sceaux harappéens de l'Indus, n'existe qu'en Inde et à Sumatra. Le rhinocéros africain, lui, est bicolore, *dicéros*. Est-ce à dire que *Pount* s'étendait jusqu'en Inde ? Rien ne s'y oppose, bien au contraire. Le

tableau de *Pount*, réunit dans un même coin, en haut à gauche, une girafe africaine et un rhinocéros indien, un paradoxe évacué au titre d'une erreur du sculpteur pour la corne du rhinocéros. Cependant la morphologie de l'animal est typiquement celle de l'*unicornis*, bien distincte de celle du *dicéros*. Faire l'économie d'une erreur non prouvée, en considérant le fait reconnu que les poissons dessinés dans l'eau appartiennent à des espèces de la mer rouge mélangées à d'autres de l'océan Indien, serait préférable. Dès lors, la scène apparaît comme symbolique d'un vaste système commercial lié aux moussons, une thalassocratie informelle du même type que celle des phéniciens, dont les comptoirs ont investi tout le pourtour du bassin méditerranéen. La « photo » est en faite une synthèse. Et un phénomène linguistique en serait la preuve. Depuis l'Empire Romain, des principautés dites 'indiennes', comme *India Egypti*, *India Aethiopi*, *India Minor*, *India Mayor* et *India Ultima* émaillaient la route maritime depuis Suez jusqu'au sous continent indien (J. Richard). Des historiens chrétiens, géographes et chronographes ont perpétré une tradition d'Indes multiples entre l'Égypte et les Homérites d'Arabie du Sud (A. Dihle). Car les Grecs faisaient de l'Inde et de l'Éthiopie un même pays et on croyait, en conséquence, que le Nil prenait sa source en Inde. L'identité, transmise par Hérodote, remonte aux épopées homériques des 8^e-7^e siècles av.n.e. Quoi de plus naturel alors que superposer ce monde *des Indes* à celui *des Pount* lorsque l'Égypte s'hellénise sous les Lagides ? Le phénomène linguistique tentaculaire s'est propagé tout autour de l'Arabie jusqu'au Golfe. Il illustre, à grande échelle et en version cabotage, la 'toponymie en miroir', laissée par les colonies marchandes en Mésopotamie au 2^e millénaire av.n.e. Force est de conclure qu'il est vain de chercher où était *Pount*. Tout au plus pourrait-on suggérer une zone originelle sur les rives septentrionales de la mer Rouge bordées de montagnes, celle des premières mines d'or et de malachite, dont la *Montagne de Pount* de la stèle de Daphné serait un écho tardif. Qu'un Serpent symbolise un roi mythique, s'expliquerait par le fait que les peuples, d'Iran, Inde, Soudan jusqu'à l'Égypte, vénéraient des dieux serpents, fondateurs de royauté. *Pount* n'était pas un pays, mais un monde, une *koïne* culturelle de trocs à dates planifiées par la mousson, rien qu'un écosystème apolitique, aussi indéfinissable que mirifique. Indispensables au culte divin, les aromates firent de *Pount* le thème de prédilection clef pour la propagande royale.

Bibliographie sommaire pour des références utiles.

Sur Pount :

D. Michaux-Colombot, « Geographical Enigmas related to Nubia, Medja, Punt, Meluhha and Magan », in (Ed. T. Kendall) *Nubian Studies 98*, Boston, 2004, 353-363.

Sur Medja :

D. Michaux-Colombot, « Qui sont les Medjay et où se situait leur territoire ? », in (Ed. M.C. Bruwier), *Pharaons Noirs, sur la piste des Quarante jours*, Musée Royal de Mariemont, Belgique 2007, 83-93.

Sur 'les' Indes :

Dihle, *Umstritten daten. Untersuchungen zum Auftreten der Griechen am Roten Meer*, Cologne, 1965.

J. Richard, « L'Extême-Orient légendaire au Moyen Âge : roi David et prêtre Jean », *Annales d'Éthiopie* II, 1957, 225-242, pl. XVI-XVII.

J. André, « Virgile et les Indiens », *Revue des Etudes latines* 27, 1949, 157-163.

SARGON II d'ASSYRIE : UN TALENTUEUX USURPATEUR ? Lionel MARTI. Orléans, Musée des Beaux-Arts 21, novembre 2010.

L'Assyriologie est une discipline relativement récente, pour ce qui est de l'Antiquité. Aussi étonnant que cela puisse paraître, la culture cunéiforme mésopotamienne qui a pourtant marqué le Proche-Orient pour au moins 3 millénaires a disparu de la mémoire alors que leurs capitales construites en briques crues se transformaient en tas de ruines. Ainsi, pendant quasiment 2000

ans, la survie de ces cultures provenait d'une vision fantasmée des historiens grecs ou de quelques allusions partiales de la Bible, qui nous marque encore puisque nous utilisons toujours les noms qu'elle donna aux rois assyriens. Lorsqu'au milieu du XIXe siècle on exposa aux yeux du monde les merveilles enfouies des grandes capitales assyriennes, des dizaines de milliers de documents cunéiformes livrèrent rapidement une masse d'informations nouvelles sur l'un des grands empires proches-orientaux: l'empire assyrien. L'un de ses rois, Sargon II, dont la capitale fut découverte par le français P. E. Botta, a très tôt déchaîné la polémique chez les savants, lorsqu'ils découvrirent les questions que son règne avait entraînées chez les Assyriens eux-mêmes. Ce souverain, bâtisseur et conquérant victorieux était-il un aventurier usurpateur? Sa mort, peu de temps après l'inauguration de sa capitale, sur un obscur champ de bataille était-elle une punition divine pour ses mauvaises actions? L'étude de ce dossier sera l'occasion de présenter une figure historique d'exception: Sargon II d'Assyrie à partir de la documentation de l'époque et d'étudier l'évolution de son image selon l'historiographie moderne.